

André Breton

UN POUR TOUS HORMIS QUELQUES-UNS

(*Combat*, 20-21 novembre 1948)

Texte manuscrit daté du 18 novembre 1948,

la veille de l'interruption par Garry Davis et Robert Sarrazac de la séance de l'O.N.U.

Quiconque peut se donner le luxe amer de confronter ses souvenirs des deux dernières guerres et des périodes qui s'en sont suivies - périodes en fait consacrées à la liquidation des illusions que la propagande de guerre avait fait naître et grandir - n'a aucune peine à vérifier l'adage hégélien qui veut que tout événement historique se répète quitte à prendre la seconde fois une forme caricaturale de la première. Cette seconde liquidation, qui dure encore tend, en effet, à s'opérer beaucoup plus cyniquement et beaucoup plus vite.

Quel mauvais plaisant s'aviserait aujourd'hui, pourtant à si peu de distance, de se demander comment est tenue la promesse solennelle du président Roosevelt, dite des « quatre libertés » : liberté de travail, liberté de religion, libération de la misère, libération de la crainte ? D'ores et déjà elles sont allées rejoindre les slogans depuis longtemps périmés de la guerre du « droit », de la civilisation, de la guerre qui doit à jamais « tuer la guerre ». Où en sommes-nous ? La liberté du travail est niée du fait de la situation économique générale, de la tolérance grandissante du profit illicite, de l'incertitude du lendemain sous toutes ses formes, des puissances de coercition en plein exercice, des dissensions politiques entre travailleurs. La liberté de religion a donné sa mesure en Palestine et autres lieux ; elle ne semble pas sous-entendre, en Amérique même, le droit de ne pas avoir de religion. La libération de la misère éclate comme la pire imposture. Quant à la crainte que nous ne devions plus subir, il se trouve qu'elle a pris des proportions paniques.

Un « palais » fallacieux couvre le tout, palais nomade appelé à dériver de capitale en capitale. Mais que durant l'automne 1948 nous avons la chance de pouvoir admirer de l'extérieur à Paris. De par son établissement électif sur la place du Trocadéro, on eût pu s'inquiéter symboliquement de ce que l'activité qui s'y dépense paralyse le fonctionnement du musée de l'« Homme ». Mais dès maintenant cette activité nous est à tous bien assez connue pour que la défiance se précise. En dépit des moyens illimités dont elle dispose pour imposer son jeu et réduire ce qui pourrait y mettre obstacle, l'O.N.U. qui siège au palais de Chaillot passe très généralement pour le prototype de ces organisations routinières et génératrices de malédiction dont l'œuvre prophétique de Kafka s'est appliquée à nous faire faire le tour. À l'enseigne de la bonne volonté - notoirement insuffisante et d'ailleurs plus que suspecte - l'O.N.U., qui prétend travailler à l'organisation du monde, se présente comme une assemblée fermée de fonctionnaires ayant mission de tout sacrifier à des intérêts « nationaux » alors même que le concept de nation a perdu toute validité historique.

L'homme considéré comme vile matière première est non pas seulement mythiquement, mais physiquement et moralement « chassé » de ce temple où se disputent les ordres des chancelleries et se débattent par-dessus sa tête des intérêts qui se distinguent au possible des siens. Si les efforts de la S.D.N. pouvaient à bon droit laisser sceptique, l'activité de l'O.N.U. sans préjudice de l'impuissance radicale qu'elle révèle, en elle seule semble lourde de menaces. Cet actuel champ de manœuvres, établi au cœur de Paris et qui vit d'escarmouches, ne nous

dit rien qui vaille. De lui n'est encore partie aucune solution apaisante ou constructive. C'est à qui soulignera au jour le jour la carence de cette assemblée souveraine et se la figurera sans complaisance dans la personne de ses délégués tour à tour agressifs et sommeillants.

Comme dans toutes les conjonctures désespérées de l'histoire, il fallait et il suffisait momentanément qu'un homme se levât pour tout remettre en cause et sommer le monde de se reconnaître. Cet homme existe : il a le nom Garry Davis. On sait que cet ancien officier de l'armée de l'air américaine, âgé de vingt-sept ans, s'est désisté en mai dernier de sa nationalité parce qu'il estimait que l'allégeance à l'égard d'une nation, quelle qu'elle soit, est incompatible avec le loyalisme total envers l'espèce humaine que requièrent les conditions présentes. On sait aussi que Davis - qui par ce geste, avait entendu se déclarer « citoyen mondial » - à l'expiration de son permis de séjour en France, le 17 septembre 1948, s'est mis en devoir de chercher asile sur le territoire du palais de Chaillot, d'où il a été expulsé par la police. On imagine bien qu'il n'était pas homme à se tenir de ce fait pour battu, que non plus les plaisanteries et les propos condescendants de certaine presse ne pouvaient en aucune mesure l'émouvoir. Davis sait que la cause qu'il a incarnée avec éclat est celle pour laquelle bien d'autres, de tous côtés, sont prêts à combattre. La preuve en est qu'ici à son appel et sur l'exposé de ses idées et de ses intentions générales se sont rangées sans réserves à ses côtés les personnalités les plus différentes. Le conseil de solidarité constitué autour de Garry Davis groupe, en effet, les noms de Georges Altmann, Claude Aveline, Claude Bourdet, André Breton, Albert Camus, Camille Drevet, le Pr Pierre Girard, Jean Hélicon, Kobboth Decroix, E. Mounier, Jean Paulhan, Magdeleine Paz, l'abbé Pierre, Raymond Queneau, Louis Rosen, le pasteur Roser, Robert Sarrazac, Vercors, R. Wright, auxquels il faut adjoindre en toute équité les membres dirigeants du Centre international de recherches et d'expression mondialiste. Par son adhésion, chacun a eu à cœur de marquer qu'il se tenait auprès de Davis pour « attirer l'attention de l'opinion publique internationale sur la signification de ses actes et participer activement à résoudre les difficultés qu'ils pourraient lui valoir ».

Cet engagement sera tenu.

André Breton

Texte paru dans La Pléiade, Tome III, *Alentours II* (pp. 975 à 978 et notes, p. 1433), ainsi que la note suivante :

Ce texte soutenant la cause du « citoyen du monde » Garry Davis a été précédé de plusieurs prises de position publiques de Breton. Dans *Combat* du 26 octobre 1948, rendant compte de la conférence de presse qu'a tenue Garry Davis entouré par Camus, Breton, Paulhan, Emmanuel Mounier, Robert Sarrazac (de *Front humain*) et Richard Wright, Claudine Chonez reproduit ces propos de Breton : « *J'admire inconditionnellement l'acte de Davis [rendre son passeport]. Acte pas fou le moins du monde, le plus raisonnable qu'on eût fait depuis la fin de la guerre...* ».

Le 19 novembre, Garry Davis interrompt la séance de l'O.N.U. pour lire une adresse demandant l'instauration d'un gouvernement mondial et est expulsé : Breton était encore à ses côtés, ainsi que Camus, Sarrazac, Péret et d'autres surréalistes. Le « Conseil de solidarité » du mouvement se réunit aussitôt devant les journalistes et Camus prend la parole. « Un pour tous hormis quelques-uns » paraît le lendemain dans *Combat* daté des 20 et 21 novembre 1948 : réaction d'un internationaliste de vieille date, mais aussi d'un pourfendeur visionnaire d'une oppression kafkaïenne.

É.-A.

Deux états du manuscrit de ce texte sont publiés
sur le site consacré à André Breton : <http://www.andrebretton.fr/work/56600100010240>